



ALOYSIUS CHABOSSOT

# La nounou barbue

● Roman  
EYROLLES

Cathy élève seule ses deux enfants, Lucas et Pilou, dans un petit village au cœur de la Dordogne. Son quotidien est heureusement allégé par le soutien sans faille de sa tante Lulu. Jusqu'au jour où – catastrophe ! – tante Lulu tombe de l'escabeau et se retrouve immobilisée, les deux chevilles dans le plâtre. Cathy décide alors d'engager une aide pour s'occuper des enfants. Mais dans la région, les candidats sont rares... Pressée par le temps, son choix se portera sur le seul aspirant disponible, Elias, grand gaillard barbu tenant plus du bûcheron bourru que de la baby-sitter accomplie. Cathy parviendra-t-elle à composer avec cette nounou au profil pour le moins atypique ?



Après avoir tâté de différents métiers (chauffeur-livreur, éducateur, informaticien, banquier, etc.), **Aloysius Chabossot** est actuellement journaliste. Il est l'auteur de *Fallait pas l'inviter !*, publié également dans la collection « Roman Eyrolles ».

**www.editions-eyrolles.com**  
**Éditions Eyrolles | Diffusion Geodif**

Couverture : studio Eyrolles © Éditions Eyrolles  
Montage d'après © Tairy Greene/Shutterstock  
Photo auteur © Astrid di Crollanza

Code éditeur : G57084  
ISBN : 978-2-212-57084-7

# **La nounou barbue**

Éditions Eyrolles  
61, bd Saint-Germain  
75240 Paris Cedex 05  
[www.editions-eyrolles.com](http://www.editions-eyrolles.com)

Éditrice externe : Nolwenn Tréhondart

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Éditions Eyrolles, 2019  
ISBN : 978-2-212-57084-7

ALOYSIUS CHABOSSOT

# La nounou barbue

● Roman  
**EYROLLES**



Pour Touria...





## Prologue

EN découvrant ce grand gaillard barbu aux yeux bleus sur le pas de la porte, je crus qu'il s'agissait encore d'un de ces gars qui cherchent à vous vendre des stères de bois à prix cassé.

— Désolée, je me chauffe au gaz. Et je suis très pressée. Bonne journée!

L'homme me lança un regard plein d'incompréhension, et alors que je m'appêtais à refermer, il finit par articuler : « Je viens pour l'annonce... »

Incrédule, je le détaillai des pieds à la tête : avec ses chaussures de trappeur, son jean trop large et sa chemise à carreaux de bûcheron, le moins qu'on puisse dire est qu'il ne correspondait pas vraiment à l'annonce, MON annonce, celle que j'avais placardée partout dans le village : à la supérette, la boucherie, la boulangerie, le café de la mairie (de toute façon, il n'y en avait pas d'autres) et même sur certains poteaux électriques, avant de parachever ma campagne d'affichage jusque dans les bourgs alentour. C'est dire à quel point j'étais pressée!

Persuadée qu'il devait faire erreur, je fronçai les sourcils d'un air sceptique.

— De quelle annonce parlez-vous ?

— Celle que j'ai vue au café tout à l'heure. Le patron m'a indiqué le chemin : c'est la dernière maison sur la droite, à quatre cents mètres de la sortie du village, et il a même précisé : vous pouvez pas vous tromper.

Je restai muette une bonne poignée de secondes, le temps de rassembler mes esprits.

— OK... Donc, vous vous proposez pour devenir la... le nounou de mes enfants ?

— C'est exactement ça, madame, me répondit-il, en hochant la tête pour bien que je comprenne que l'offre était tout ce qu'il y avait de plus sérieux.

À ce moment précis de l'histoire, n'importe qui serait parti d'un grand rire, aurait claqué la porte, puis serait retourné sans plus attendre à ses occupations, en se promettant de raconter cette bonne blague à l'ensemble de ses copines. Seulement, n'importe qui, à ce moment précis, n'était certainement pas dans la même galère que moi.

Alors je l'avais tout bonnement invité à s'installer sur mon canapé en vue d'un entretien d'embauche, histoire de voir. De toute façon, il n'y avait pas grand-chose à perdre. Et, surtout, je n'avais pas trop le choix...

Bon, pour comprendre comment la jeune mère de deux adorables enfants, tout à fait saine d'esprit, peut sérieusement envisager de confier sa progéniture tant aimée à un type inconnu, sans doute plus à l'aise à charrier des sacs de cinquante kilos de ciment qu'à réchauffer un petit pot au micro-ondes, il faut revenir quelque temps en arrière, et, tant qu'on y est, que je raconte un peu ma vie.

# 1

AUTREFOIS... En fait, c'était il y a un an, mais mon existence avait changé en si peu de temps que j'avais l'impression que tout cela s'était déroulé à une époque reculée, genre dernière glaciation quaternaire ! Donc, il y a un an, presque jour pour jour, Denis, l'homme au bras duquel je m'étais présentée devant monsieur le maire un beau jour de printemps, partait s'installer sur l'île de la Réunion afin de vivre au grand jour la passion torride qui l'unissait secrètement à son assistante de direction. Oh ! Je le sais bien : situation ultra-cliché, qui doit bien exister depuis l'âge des cavernes, à supposer que l'homme du même nom ait eu un jour une assistante de direction. N'empêche que ce genre de mésaventures arrive tout le temps, sur tous les continents, et le jour où ça nous tombe dessus, que l'on soit Américain, Suédois ou Inuit, on a déjà moins envie de rire.

Notez, la fille aussi était un cliché ambulant, que j'avais d'ailleurs eu l'occasion de croiser deux ans auparavant à une soirée organisée par des *business partners* de mon mari. Imaginez une grande bringue décolorée, équipée d'airbags en série et de deux neurones qui tournent sans fin dans le bocal qui lui sert de boîte crânienne, tels deux poissons rouges sous-alimentés, et vous aurez une image assez précise du spécimen... Ce qui l'avait attiré chez elle, je me le demande encore. Sa conversation ? Son agilité en matière de galipette crapoteuse ? Mon petit doigt pencherait plutôt pour la deuxième solution, et j'aurais tendance à lui faire confiance.

Toujours est-il que, un soir, ce brave Denis avait déboulé dans le salon en m'annonçant sans prendre plus de gants qu'il

me quittait. Bien sûr, il gardait beaucoup d'amitié, voire de tendresse pour moi, et, surtout, surtout, un énorme respect, rapport au fait que j'étais la mère de ses enfants, et blabla.

Tout d'abord stupéfaite avant de sortir résolument de mes gonds, je l'avais vertement prié de remballer son amitié, sa tendresse et son respect et de se les mettre où je pense. Il s'était offusqué, s'étonnant même qu'une femme d'ordinaire si raffinée que moi émette des propos aussi grossiers. Pour un peu, c'était lui la victime, agressé sans ménagement par les cris d'une harpie hystérique ! Je l'avais coupé tout net dans son délire en lui demandant s'il n'avait pas honte de laisser tomber femme et enfants pour une bimbo anorexique dont la moitié du poids devait être constituée de silicone. Il m'avait rétorqué que je ne devais pas parler de Vanessa comme cela, qu'il s'agissait d'une jeune femme merveilleuse, sensible et que, de toute façon, je ne pouvais pas comprendre. Là, j'avais poussé un hurlement qui l'avait ramené illico à la réalité de la situation.

Bien sûr, il prenait le divorce à sa charge, il allait le confier toutes affaires cessantes à un ami avocat à Bordeaux dont je n'avais jamais entendu parler. À la suite de quoi, il me verserait, promis juré, une coquette pension qui nous permettrait de vivre « comme des princes », les enfants et moi. Quant à Pilou, 1 an et demi, et Lucas 6 ans, il viendrait les voir dès que les « choses se seraient un peu décantées ».

À croire qu'un an plus tard la décantation n'était toujours pas achevée, puisque, en dehors de trois pauvres cartes postales adressées à sa progéniture (« Papa pense bien à vous, papa vous embrasse », ben voyons !), il n'avait plus donné signe de vie. Pareil pour le compte sur lequel il devait me verser sa généreuse pension : rien, nada, encéphalogramme plat !

Je me retrouvais donc seule avec mes deux bambins, perdue à la sortie de Saint-Niche, pimpant petit village de Dordogne traversé par la Vezaine, charmante et sinueuse rivière au fond translucide, entourée de bois, de vignes et de champs de tournesols, dans une grande maison que nous avions achetée cinq ans

auparavant, pour accomplir « notre retour à la terre ancestrale ». À l'époque, Denis avait employé l'expression devant nos amis parisiens, avec une pointe de lyrisme dans la voix. Question ancêtres du terroir, il n'avait pourtant pas grand-chose à se mettre sous la dent : sa famille habitait Villetaneuse depuis la nuit des temps et avait, pour la majeure partie des membres, prospéré dans l'administration fiscale. Peu importe. Il n'en pouvait plus de la banlieue parisienne, il avait besoin d'air pur, de vie simple et de plaisirs non frelatés, m'avait-il raconté, des trémolos plein les cordes vocales. Son baratin tout droit sorti du catalogue de Nature et Découvertes m'avait séduite, je dois l'avouer. D'autant que, de mon côté, je commençais à en avoir par-dessus la tête des réflexions acides de Marie-Dominique, la patronne du salon où je travaillais, boulevard Saint-Germain. Coller ma démission sous le nez de ce vieux tromblon acariâtre qui se croyait original avec sa teinture quadricolore s'annonçait comme un intense moment de jouissance, le rêve ultime de la travailleuse exploitée. D'un point de vue matériel, l'exode s'effectuerait dans des conditions plutôt confortables : avec la société de service informatique que dirigeait Denis, on pouvait s'installer partout dans le monde (la Réunion y compris), dès lors que les locaux disposaient d'une ligne internet au débit conséquent.

Quitte à s'expatrier, autant aller s'enraciner dans un endroit sympa où les femmes ne rechignent pas à fréquenter un coiffeur. Aussi avais-je proposé les environs de Bergniac, où tante Lulu, qui voulait prendre ses distances avec le monde du ciseau pour profiter enfin d'une retraite bien méritée, insistait depuis des années pour que je reprenne son salon de coiffure. Pendant toute ma prime jeunesse, à l'époque où mes parents étaient encore de ce monde, j'avais traîné mes culottes sur les fauteuils en skaï rouge de son salon. Dans mes yeux d'enfant, la tante Lulu apparaissait telle la déesse Shiva, ses six bras maniant tour à tour, avec une dextérité égale, ciseaux, peignes, sèche-cheveux et bombe de laque, tout en continuant à discuter de la pluie et du beau temps avec L'ENSEMBLE de ses clientes. C'est en observant

le fascinant spectacle de cette multi-instrumentiste hors pair que ma vocation était née : moi aussi, je serai coiffeuse. Et je l'étais devenue, peut-être pas aussi virtuose qu'elle, mais assez habile pour satisfaire la fidèle clientèle du salon Imagina'tif, ainsi que mon espiègle tante l'avait baptisé.

Au départ, Denis avait accueilli ma proposition avec des pincettes. Déjà, parce que l'idée ne venait pas de lui, et ça, il n'aime pas trop (question de principe, faut pas chercher à comprendre). Ensuite, s'installer dans la région signifiait que tante Lulu traînerait forcément dans les parages, et tous les deux ne s'appréciaient pas beaucoup. Lui, la trouvait beaucoup trop dirigiste et sèche, toujours à titiller la petite bête et à tenter de saper sa belle autorité naturelle de mâle conquérant. Elle, estimait qu'il avait tout du faux-jeton prétentieux « avec son air supérieur et ses sourires de représentant de commerce ». Il faut croire que quarante ans passés dans un salon de coiffure, à côtoyer quotidiennement la nature humaine, avaient fait de ma Lulu une fine psychologue. Car l'avenir m'apprendrait qu'elle avait raison sur toute la ligne : mon mari était tout cela et même plus encore. À cette époque, hélas, j'étais beaucoup trop dépendante de lui pour en prendre conscience. Le fourbe n'avait pas son pareil pour me convaincre que, loin de lui, je n'étais qu'une petite chose sans défense, qui serait vite emportée comme un vulgaire fétu de paille par le tourbillon de la vie. Eh bien, à l'heure où je parle, le tourbillon de la vie n'a toujours pas eu raison de moi. Pour le moment, du moins !

À force d'obstination, j'avais néanmoins réussi à l'amadouer, en lui vendant la relative proximité de Bordeaux réputé pour son dynamisme commercial, le coût raisonnable de l'immobilier, les vaches, les prés, les petits chemins qui sentent bon la noisette et ma capacité à neutraliser les soi-disant « accès d'agressivité » de la pauvre tante à son égard.

Pour être honnête, je dois avouer que les premières années s'étaient plutôt agréablement déroulées. À notre arrivée, Lucas était encore un bout de chou, et tante Lulu avait accepté de

repousser sa retraite de quelques mois pour que je m'en occupe. Elle avait ensuite pris le relais, ravie de veiller sur son filleul, et moi, j'avais enfin débuté ma carrière de patronne de salon de coiffure. Débordant d'ambition, j'avais cru bon dans un premier temps de renouveler entièrement la décoration : barres de néons roses sur les murs, guirlandes de lampes à LED multicolores au plafond, posters de mannequins aux poses alanguies et boudeuses... La tante Lulu avait observé ces transformations d'un œil sceptique, avant de prononcer sa sentence, irrévocable : « Ça va pas plaire, tes lampions et ton papier alu, trop tape-à-l'œil. » Bien sûr, je lui avais ri au nez : ayant exercé dans un salon parisien huppé, j'étais tout de même mieux placée pour savoir ce qui plaisait à la clientèle, non ? Les semaines suivantes, à mon grand étonnement, le carnet de rendez-vous s'était peu à peu vidé, me ramenant à la raison : la clientèle du salon, composée essentiellement de vieilles habituées, n'était pas prête à goûter les tendances en vogue de la capitale. Mieux : elle n'en avait pas du tout envie ! Tante Lulu, sarcastique, avait vite moqué mon « génie incompris » :

— Alors, madame « Je n'en fais qu'à ma tête », qui avait raison ? On dirait bien que ton « décorum » branchouille, ça leur pique les yeux à tes clientes !

— Tu parles ! Elles refusent surtout de les ouvrir, encroûtées qu'elles sont dans leurs vieilles habitudes !

— Mais bien sûr ! s'était esclaffée Lulu. En attendant, si tu veux espérer gagner ta vie à couper des cheveux, il va falloir que tu les caresses dans le sens du poil, tes « clientes encroûtées » !

À contrecœur, j'avais remballé mes néons et mes lampes à LED, rétabli la déco d'origine à base de publicité pour Pétrole Hahn, de photos d'Alain Delon et de Catherine Deneuve, et, comme par enchantement, le carnet de rendez-vous s'était de nouveau rempli. Comme disait tante Lulu : « Ici, on se fiche pas mal des tendances de Paris, on veut avant tout se sentir à l'aise ! »

Quant à Denis, il avait comme prévu installé le siège de sa société à Bordeaux, pour « déployer son business com' ».

Cependant, dès l'arrivée du printemps, il passait son temps dans le jardin, affalé dans un transat, à observer la croissance de ses tomates cerises ou l'intégrité physique des salades qu'il avait amoureusement plantées peu de temps après notre arrivée. Niveau tâches ménagères, en revanche, il était toujours inscrit aux abonnés absents, mais bon, on se consolait en mangeant les légumes du jardin.

Une chose était sûre : l'air de la campagne l'avait transcendé. Oh, une transcendance relativement modeste, mais, pour Denis, c'était déjà énorme. Globalement plus détendu, il savait parfois même se montrer attentionné. D'accord, cela se bornait le plus souvent à l'achat d'une boîte de cannelés dont il dévorait la moitié du contenu avant que j'aie eu le temps d'y goûter, mais cela représentait tout de même un progrès comparé au Denis d'avant, exclusivement focalisé sur son travail. En résumé, cette mise au vert avait offert un coup de *boost* inespéré à notre couple : par moments, et à condition d'observer le tableau de loin, on aurait pu nous prendre pour deux tourtereaux repus de bon grain bio s'épanouissant au doux soleil de la Dordogne. José Bové aurait versé sa larmichette, s'il nous avait vus !

Puis j'étais tombée enceinte pour la deuxième fois, et Pilou était arrivée (son vrai prénom, c'est Pierinne). Alors, avec Lulu, on avait de nouveau échangé nos rôles et elle avait repris du service au salon. Selon elle, il n'aurait pas été raisonnable de laisser l'affaire entre les seules mains de Ghislaine. (Ghislaine, c'est la seconde coiffeuse, excellente professionnelle, bavarde de classe internationale qui vous gère une clientèle comme si elle animait un talk-show du samedi soir, mais côté esthétique, elle possède des goûts bien à elle, très originaux, voire un tantinet fantasques qu'elle a parfois tendance à imposer aux clientes sans leur demander leur avis.) Quant à moi, j'étais redevenue pour quelques mois mère au foyer, un rôle que j'affectionne à la condition qu'il ne s'éternise pas trop. Bref, notre adorable famille coulait des jours heureux au sein d'une vie tranquille, sans histoire, accordée au rythme des saisons, juste chamboulée



une fois l'an par une petite quinzaine au bord de la mer, du côté d'Arcachon, station balnéaire dont Denis ne se lassait pas, contrairement à moi qui aurais volontiers visité d'autres contrées. Mais, bon, comme il disait si élégamment : « Pourquoi s'emmerder à partir ailleurs alors qu'on est à deux heures de bagnole de ce petit paradis ? »

Denis était du genre pas compliqué : une fois qu'il avait creusé son sillon, il l'empruntait inlassablement, ravi du rassurant train-train qu'il avait réussi à instaurer. En d'autres termes, mon ex faisait partie de la race des pantouflards, et de l'espèce la plus endurcie. Pourtant, contre toute attente, il ne s'était pas privé d'aller à la rencontre de la nouveauté, du moins pour ce qui concernait la bagatelle. Quel éclair de folie avait traversé son cerveau ronronnant ? Ou ce soudain élan vers l'inconnu était-il à mettre sur le compte de l'irrésistible sex-appeal de son écervelée en minijupe qui, d'un claquement de doigts, lui avait fait perdre le goût des chaussons bien rembourrés ? Je ne le saurai sans doute jamais et, pour être honnête, je m'en fichais carrément, désormais. Une qui n'avait pas eu l'air surprise le moins du monde, c'était tante Lulu. « Je te l'avais bien dit, que je ne le sentais pas, ce gars-là ! Dès que je l'ai vu, je me suis fait la réflexion : celui-là, il va faire tourner ma nièce en bourrique ! Et quand je t'ai dit que madame Chauvin l'avait aperçu à Bordeaux, bras dessus bras dessous avec cette blonde ridicule, tu t'es encore moquée de moi et mes soi-disant commérages ! » Il faut dire que ma chère tante était soucieuse du qu'en-dira-t-on au-delà de toute limite raisonnable, et avait tendance à prendre le moindre potin pour argent comptant. Bon, avec Denis et sa « blonde ridicule », pour une fois, elle avait tapé dans le mille.

Contrairement à ce qui arrive trop souvent chez les conjoints abandonnés du jour au lendemain comme une vieille paire de chaussettes trouées, ma vie n'avait pas sombré dans une succession de déprimés plus ou moins gratinées, accompagnées de leur cortège d'antidépresseurs et autres élixirs de bonheur à haute dose. Bien sûr, j'avais réduit en fines lamelles les quelques

cravates à fleurs que le traître avait oubliées dans son empressement, j'avais déchiré avec minutie toutes les photos de notre mariage où l'on apparaissait tous les deux tels deux pigeons roucouleurs... « Et après ? m'étais-je dit. C'est vrai que ça défoule, mais je ne vais tout de même pas passer le restant de ma vie à réduire en miettes tout ce qui se rattache de près ou de loin à Denis ! » J'avais donc décidé, un jour, de mettre une croix définitive sur ce lâche et de ne garder tout au fond de ma mémoire que les quelques bons souvenirs de ces années de mariage. Rapidement, je m'étais organisé une nouvelle vie, qui tournait exclusivement autour de Pilou, Lucas, le salon de coiffure, et, cela va de soi, tante Lulu. Ma chère tante m'avait aidée à trouver la porte de sortie : ne plus y penser, ne jamais me retourner, juste regarder la route qui s'ouvrait devant moi. Cette méthode radicale m'avait permis de faire face à l'adversité. Heureusement qu'elle avait été là pour soutenir de ses deux bras pourtant maigrichons « la courageuse petite bonne femme que je suis » : toujours vaillante, bavarde comme une pie, débordante d'énergie malgré ses 70 printemps et ses articulations qui lui jouent parfois des tours. Tous les matins, hiver comme été, elle avait parcouru au volant de sa vieille guimbarde les quinze kilomètres qui la séparent de Saint-Niche pour s'occuper des doudous pendant que j'allais cisailer et colorer de la tignasse locale au salon, situé en plein centre de Bergniac (Bergniac, c'est LA grosse ville du coin, à trente kilomètres plus au nord : 15 000 habitants, un cinéma, une piscine, un marché aux oies une fois par mois). Sans parler de tous les soirs où elle m'avait épaulée, quand la charge me paraissait trop lourde à porter. C'est bien simple : sans la tante Lulu, je ne sais pas ce que je serais devenue. Pour toutes ces raisons, je m'accommodais fort bien de son caractère que certains (plus objectifs que moi) qualifiaient de « pas facile » et légèrement « soupe au lait ».

Ma situation n'était pas rose pour autant : à tout juste 37 ans, lorsque je regardais avec attention cette fameuse route qui s'étalait devant moi, je n'apercevais qu'un chemin étroit, maussade et

rectiligne, telle une départementale qui file tout droit à travers champs. Certes, les enfants étaient là, qui m'inoculaient chaque jour leur dose de joie et le réconfort nécessaire à ce genre de voyage. Toutefois, en considérant les choses sous un angle plus intime, les perspectives d'avenir s'avéraient dramatiquement limitées pour une mère célibataire, habitant un petit village de 2 658 âmes (2 659 avant que Jeannette Pichard ne passe l'arme à gauche la semaine dernière). Je ne pensais pas au « Big Love » : de ce côté-là, j'étais vaccinée pour un bout de temps. Non, il était juste question, plus simplement, d'affection, de tendresse... mais aussi, plus prosaïquement, de sexe. Mine de rien, pour une jeune femme en pleine possession de ses moyens et en parfait état de marche, cela faisait plus d'un an que je n'avais pas fait l'amour (en phase terminale de vie commune, Denis était bien trop sollicité par la demande extérieure pour consacrer ne serait-ce qu'une once de son énergie virile à me faire des câlins). Un an... autant dire une éternité ! Il ne fallait pas se voiler la face : ce n'était pas à Saint-Niche que j'allais trouver un mâle à me mettre sous la dent. Sans vouloir être mauvaise langue, le village n'était pas loin de ressembler à une maison de retraite en plein air, et les habitants dispensés de canne pour se déplacer s'y comptaient sur les doigts de la main. Le drame des campagnes désertées par la jeunesse, le fléau de l'exode rural, vous connaissez ? Eh bien, à Saint-Niche, on était en plein dedans. Pour être honnête, dans le tas, le maire du village pouvait éventuellement retenir l'attention. Notaire de son état, la quarantaine à peine dépassée, il aurait pu faire son petit effet. Hélas, il était tellement imbu de sa personne qu'il en devenait presque repoussant. Ah ! Il fallait le voir parader les jours de marché avec son écharpe tricolore au milieu des choux et des carottes, le regard lointain et la poignée de main suffisante ! Si l'on voulait dresser une liste parfaitement exhaustive des beaux gosses alentour, il restait aussi le père Marty, curé du village, plutôt mignon dans le genre premier de la classe, avec sa raie sur le côté et ses lunettes cerclées de métal, mais définitivement

hors concours pour les raisons que l'on connaît. En résumé : pour s'adonner aux plaisirs des sens à Saint-Niche, il fallait se lever de bonne heure.

Du côté du salon, pas grand-chose à espérer non plus : il était fréquenté presque exclusivement par des femmes, et les quelques représentants du sexe soi-disant fort qui osaient pousser la porte étaient des minots à la recherche d'une coupe de footballeur, « comme sur la photo, là, vous voyez, m'dame ? ». En désespoir de cause, c'est sur les conseils de Ghislaine, qui se piquait d'en connaître un rayon question accessoires qui font grimper au rideau, que j'avais tenté un jour cette bonne vieille béquille de la femme délaissée. Alors que je m'épanchais sur ma solitude affective auprès de quelques clientes compréhensives, elle avait déclaré sur un ton catégorique :

— Franchement, je ne vois pas pourquoi tu te casses la tête ! Achète-toi un *sextoy* et l'affaire est réglée... Enfin, provisoirement, bien sûr.

— Vous croyez, Ghislaine ? s'était effarouchée madame Courtois, qui attendait pour son coup de peigne hebdomadaire.

— Si je vous le dis, avait rétorqué Ghislaine tout en plongeant son séchoir à cheveux dans l'épaisse tignasse de madame Barbe. Toujours présent, toujours partant, aucune exigence particulière, il ne demande qu'à rendre service. Par contre, faut pas oublier de lui changer ses piles, sinon...

— Sinon, tintin ! s'exclama madame Barbe qui, malgré le raffut du séchoir, n'en perdait pas une miette.

Après consultation du site spécialisé [oh-maille-gode.com](http://oh-maille-gode.com), sur lequel Ghislaine avait un compte premium « Fidélité + », mon choix s'était porté sur un objet « aux lignes épurées et élégantes » : en réalité, un genre de suppositoire géant rose fluo qui, je l'avoue, m'avait fortement impressionnée à sa sortie de l'emballage, et encore plus lorsque je l'avais mis en route. J'avais profité de la sieste de Pilou pour l'essayer dans la salle de bains. La sensation s'était avérée plaisante, mais, finalement, ça ressemblait trop à des chatouilles pour que l'expérience s'avère

pleinement convaincante. Après quelques jours d'apprentissage cependant, j'avais fini par maîtriser l'engin. Et, bon sang... c'est vrai que c'était efficace, quand on savait s'y prendre ! Du point de vue physiologique, du moins. Car aucun engin en plastique ne remplace, de mon point de vue, la chaleur de deux bras qui vous enveloppent tendrement ! Mais, bon, faute de grive...

Petit à petit, j'avais donc réussi à organiser une existence nouvelle qui, si elle n'entretenait que peu de points communs avec le quotidien de Kim Kardashian, avait le mérite d'être parfaitement huilée : les jours d'école, tante Lulu arrivait sur les coups de 8 heures, klaxonnait comme une possédée pour réussir à extraire un Lucas à moitié endormi de la maison (le mot « patience » ne faisant pas partie de son vocabulaire), puis, d'un coup de voiture, le déposait à l'école qui se trouve à trois kilomètres. Elle revenait ensuite s'occuper de Pilou pendant que je m'engouffrais dans ma vieille Twingo, direction : le salon.

Après ma journée, sur les coups de 19 heures, je rentrais enfin pour retrouver mon petit monde. Souvent, tante Lulu restait pour me faire la conversation pendant que je préparais le dîner, Pilou dans mes pattes. Son obsession était que je me trouve un « compagnon », comme elle disait, à défaut d'un mari puisque je n'étais toujours pas officiellement divorcée de l'autre imbécile.

— Une belle femme comme toi ne peut pas rester seule indéfiniment, c'est trop triste !

J'étais bien d'accord. Seulement, ses stratagèmes pour me sortir d'affaire ne me convenaient pas vraiment. En guise de réponse, je me contentais de hausser les sourcils tout en continuant de touiller ma purée en sachet. Ce manque d'intérêt manifeste avait le don d'agacer la tante qui, en général, revenait immédiatement à la charge avec l'une de ses solutions clé en main dont elle avait le secret.

— Je t'ai déjà dit cent fois d'aller voir monsieur le curé. Tu sais qu'il officie dans plusieurs communes. Il est au courant de tout, cet homme-là, les gens se confient à lui. Ça serait bien le

diable s'il ne pouvait pas t'indiquer deux ou trois célibataires bien de leur personne et à ton goût dans un rayon de quinze à vingt kilomètres.

Pour la centième fois, je déclinai poliment, imaginant avec effroi les spécimens qu'aurait bien pu me présenter l'homme de foi. Je n'avais décidément aucune envie de me retrouver en tête à tête avec un vieux garçon bigot, pantalon remonté jusqu'aux aisselles et béret vissé sur le crâne, à discuter du rendement des poules pondeuses autour d'un verre de piquette. Bon, d'accord : je caricature un peu... N'empêche : ce genre d'investigations hasardeuses, très peu pour moi.

— Qu'est-ce que tu peux être têtue, râlait la tante. Ah, tu as de qui tenir !

— Je te ressemble à ce point-là ?

— Pas du tout ! Je parlais de ta mère.

— Cela dit, je ne suis pas contre l'idée de rencontrer le curé...

— Ah ! Tu ne vas pas recommencer avec ça, hein ! Tu n'as pas honte ? Un homme d'Église !

— C'est dingue, tu tombes dans le panneau à tous les coups. Je te taquine, ma petite Lulu...

Une nouvelle fois rassurée sur le fait que je ne désirais pas réellement entraîner le père Marty sur le chemin de la débauche, elle enchaînait aussitôt sur une valeur sûre : le bal des célibataires, qui se tenait une fois l'an à Barjac, un gros bourg des environs. Là, comme à chaque fois, je ne pouvais m'empêcher d'éclater de rire :

— Et allez donc ! Il ne manquait plus que le bal des célibataires ! Mais, enfin, Lulu, on n'y trouve que des vieux garçons engoncés dans leur costume de premier communiant qui font tapisserie autour d'un verre d'orangeade !

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Ghislaine m'a raconté.

— Parce que tu crois ce que raconte Ghislaine maintenant...

— Laisse tomber, ma Lulu. Tu vas voir, un jour, mon prince charmant viendra, il arrivera sur son beau cheval blanc avec sa